

autour on distinguait des branches d'arbres brisées et des feuilles piquées de grains de sable.

—Que signifient de telles empreintes ? demanda-t-elle en se retournant avec une vague appréhension.

Derrière elle se trouvait le nègre qui se disposait à attacher le licol de ses mules au tronc d'un cèdre. Il parut contrarié de la remarque de la jeune femme et jeta un coup d'œil rapide du côté de la grotte pour s'assurer que M. de Favières et Terral ne pourraient ni l'observer ni l'entendre, puis il répondit d'un air insouciant :

—Il n'y a pas là de quoi s'inquiéter, maîtresse. Ce sont les traces de chevaux sauvages qui ont l'habitude de s'abreuver à la source, et qui se seront dispersés en tumulte à notre approche.

Et en même temps il marcha dans les empreintes, comme s'il n'y prenait pas garde, et fit passer dessus les mules qu'il voulait faire boire, d'une façon si naturelle que les traces furent effacées ou embrouillées au moment où le maître et le péon rejoignirent Elizabeth.

Peut-être la jeune femme eût-elle néanmoins insisté sur cette circonstance singulière, si au même instant un hennissement sonore ne se fut fait entendre, comme s'il venait du milieu de l'étang.

—Que vous disais-je, maîtresse ? reprit Acacia. Voici un des fugitifs qui de frayeur a pris un bain !

—Ah ça ! les chevaux de ce pays ont donc l'habitude de prendre des étangs pour les écuries ? dit en s'avancant M. de Favières.

Terral s'approcha à son tour, et ils virent s'écarter un roseau de plantes aquatiques et la tête d'un cheval alezan brûlé se dresser au-dessus, les oreilles pointées en avant, les yeux sanglants et voilés à moitié par une houppe de crins emmêlés. Il semblait écouter, tout en frémissant, les hennissements par lesquels les chevaux des voyageurs répondaient aux siens, — et il se décida enfin à s'approcher insensiblement du bord de l'étang.

—Maître, dit alors le nègre, la bête paraît vigoureuse et serait de bonne prise. Nous en aurons peut-être besoin.

—Mets-lui le grappin dessus, répliqua Gontran.

Le cheval s'avancait avec défiance, il semblait sous le coup d'une terreur aveugle, et parfois s'arrêtait et se cabrait dans l'eau, comme si des miasmes dangereux eussent éveillé son flair subtil. Les trois hommes ne bougeaient pas ; ils s'étaient groupés sous l'ombre du cèdre et retenaient leur respiration.

Enfin, lorsque l'alezan fut à portée, Acacia se pencha sur la berge, s'allongea comme un serpent,

et lui jeta avec une adresse et une force remarquables un nœud coulant qu'il serra à l'extrémité de la lèvre supérieure. Le cheval fit un bon en arrière de surprise et de rage, mais Acacia ne lâcha pas la corde, et l'étreinte fut si douloureuse pour l'alezan qu'après un hennissement désespéré, il se résigna à l'obéissance, — et, au bout de deux minutes, on entendit ses sabots durs et pointus résonner comme du métal sur les galets mêlés au sable du bord de l'étang.

Mais dès que Terral eut vu de plus près le redoutable animal, il saisit la cravache plombée que tenait à la main M. de Favières, et cria avec force à ses compagnons :

—Vite, en arrière ! pour Dieu, que la maîtresse ne reste pas ici ! emmenez-la dans la grotte, don Gontran ! ce cheval je le reconnais : c'est le Possédé.

—Allons donc ! vous vous amusez à nos dépens, Jacques, dit M. de Favières. Devons-nous avoir peur d'un cheval comme d'un tigre ou d'un lion ?

—Le possédé est dangereux tant qu'il ne sera pas solidement attaché, répondit Terral. C'est un animal vicieux qui boit dans le blanc, et dont les flancs ne fumeront et ne saigneront jamais sous les molettes de fer. Tenez bien la corde, Acacia, il vous éventrerait d'une ruade !

Et comme l'alezan, un instant surpris par les voix et l'apparition des hommes groupés sur la berge, pointait encore plus avant ses oreilles, secouait sa grande crinière flottant en désordre et regardait le nègre d'un œil oblique, Terral leva aussitôt la cravache plombée, en criant :

—Prenez garde, face d'ébène !

Et le cheval s'élança, rapide comme le zigzag de l'éclair, sur le nègre ; mais celui-ci, prévenu à temps, se glissa derrière le cèdre, autour duquel il entortilla la corde, dont l'autre bout gonflait la lèvre du Possédé, et, en même temps, d'un coup de cravache bien asséné, Terral repoussa en arrière la bête farouche. M. de Favières avait entraîné sa femme vers la grotte pendant cette courte lutte.

—Nous ne tirerons aucun bon parti de ce maudit alezan, murmura le péon en l'examinant avec attention.

—Bah ! dit le nègre, je le crois encore plus poltron que méchant ; il tremble sur ses jarrets, tout son poil est hérissé, et ses hennissements sont plus plaintifs que menaçants !

—Oui, il a peur, reprit Terral devenu rêveur. Il secoue la corde, comme s'il espérait déraciner le cèdre et s'enfuir ; pourtant, il ne piaffe pas, il ne se cabre pas, il a peur, mais de quoi ? Il faut que